

Généralions sorcières !

Colloque international et interdisciplinaire jeunes chercheurs du centre Littératures,
Imaginaire, Sociétés (LIS)
12 – 13 octobre 2017, Nancy

Balais, chapeaux pointus, chaudrons magiques caractéristiques de nos sorcières multiséculaires envahissent aujourd'hui les productions culturelles consommées massivement par l'ensemble de nos sociétés occidentalisées.

Cette prégnance transgénérationnelle de la sorcière la positionne dans nos imaginaires comme un reflet, un miroir envoûté des problématiques sociétales étudiées déjà par Jules Michelet ou Jean Palou : la sorcière et ses pouvoirs apparaissent à certains moments privilégiés comme une potentialité forte de contre-pouvoir et une réponse magique au dénuement social, « l'expression mentale d'un aspect social particulier et qui n'est autre que la Misère créatrice de souffrances, de désespoirs » (Jean Palou, 1957).

Étudier la sorcière sous cet angle, c'est comprendre par son exemple le renouvellement tant des schèmes de la sorcellerie (à la manière dont Guy Bechtel distingue deux types de sorcellerie), que de l'histoire culturelle dans son ensemble.

D'un genre à l'autre, d'un média à l'autre, naissent vieilles sorcières et belles envouteuses, qui prennent corps cagneux, fripés, éthérés ou sensuels dans les textes et dans les arts visuels. Dès lors, comment analyser et mettre en relation les sorcières de Bergerac et sa *Lettre contre les sorcières*, La Sorcière de Barthes dans sa préface à Michelet, et plus récemment, les jeunes sorcières de J.K. Rowling ? Des *Quatre sorcières* d'Albercht Dürer au *Vol des sorcières* de Goya, en passant par les personnages maléfiques de la firme Disney, la sorcière subit de nombreuses mutations : *Evil Queen* en Méchante Sorcière dans *Snow White* (1937), ou l'horrible Maléfique de *Sleeping Beauty* (1959) en belle *Maleficent* (2014) incarnée par Angelina Jolie. Et si Régina Mills (*Once Upon a Time*), La Sorcière Blanche (*Narnia*) ou La Suprême dans *American Horror Story: Coven* sont sémantiquement proches par le pouvoir politique qu'elles portent, leur esthétisation et leurs caractères affectifs les positionnent toutefois différemment dans une généalogie de l'imaginaire magique.

Ces systèmes de représentation questionnent ainsi l'héritage d'un imaginaire de la sorcière tant du point de vue de la figure littéraire et artistique (quels mélanges fictionnels ?), de ses écritures symboliques (quelles évolutions narratives ?), que de son lectorat (une sorcière pour quel public ?). Les enjeux qu'ils soulèvent concernent alors tant les études littéraires et culturelles que les études cinématographiques et esthétiques, et plus largement les langues, la sociologie, la philosophie, la psychologie, l'histoire et les arts.

Le colloque se propose donc de mettre en relation sorcières et enjeux générationnels, du point de vue de la production, de la réception, mais aussi comme une construction qui crée socialement du lien, et qui accompagne la construction psychique et identitaire. En ce sens, les propositions d'intervention pourront être dirigées selon les trois axes suivants :

Esthétique anthropologique. Quelle société pour quelle sorcière ?

Issue du paganisme, agissant grâce aux forces du monde naturel, la sorcière devient le symbole du lien avec le démon lorsque l'Église catholique s'installe dans toute l'Europe. Son esthétique et ses caractéristiques évoluent de concert dans les discours et dans les récits. Il s'agira de s'intéresser ici à la manière dont le contexte anthropologique agit sur ses représentations, et de s'interroger sur l'actualité ou la réactualisation de ces images.

Les lieux de l'exercice de la sorcellerie ou du rite du sabbat, par exemple, visent à affirmer une filiation à un passé choisi : ruines médiévales ou antiques sont ainsi préférées aux espaces

contemporains, tant dans la fiction que dans l'histoire des « pratiques magiques ». Cette figuration de la sorcière permet, en outre, de porter un regard sur les mécanismes de la production culturelle par le biais de la transmission d'esthétiques marquées anthropologiquement dans l'espace mondialisé. Pensons par exemple aux productions des studios Ghibli, où la sorcière mélange des esthétiques diverses, avant d'être diffusée globalement. Les groupes de jeunes sorcières dans *Little Witch Academia* (2013), reprenant les emblèmes archétypaux de la sorcière classique (*Bewitched*, 1964), questionnent de même ces attaches esthétiques aux contextes sociaux en mutation.

Réception. Quelle sorcière pour quel public ?

La sorcière est, plus encore, construite par le public qu'elle vise : c'est un personnage récurrent et central de l'imagination enfantine, de *La Sorcière de la rue Mouffetard* à l'album *La Sorcière est amoureuse*. Elle apparaît parfois aussi comme un antagoniste parfait, une altérité dans la construction psychique de l'enfant. La formule magique qu'elle prononce – du célèbre Abracadabra aux envoutements plus farfelus – devient tout à fait ludique : elle apprend à jouer avec les mots comme elle enseigne le pouvoir qu'ils portent. Mais destinée à un public plus adulte, elle porte d'autres discours. Dans le film d'épouvante, de *Suspiria* (1977) à *Blair Witch Project* (1999), ou plus près de nous, *The Witch* (2015) quatre fois récompensé, la sorcière se métamorphose en figure cathartique.

Surtout, la sorcière apparaît comme une mise en image de la découverte de la sexualité féminine, portant de fait un regard sur les questions de genre puisque la sorcière est principalement femme (« Pour un sorcier, dix mille sorcières », Michelet, 1862), agissant dans l'ombre des sociétés patriarcales.

Du prescripteur vers l'enfant, ou d'un groupe adolescent à l'autre, la transmission culturelle de la sorcière participe ainsi à la construction identitaire de groupes générationnels.

Narrer la sorcière : Quelle sorcière pour quel récit ?

Le colloque sera encore l'occasion de se pencher sur une “transmission résiduelle” contaminant les images de la sorcellerie. En effet, la sorcière se mêle à des représentations variées, de la fée ou du druide dans la féerie, voire du lycanthrope ou du monstre sans visage. Il faudra par exemple questionner le rôle de l'imagerie religieuse ou des échanges culturels plus récents. Le symbole de la pomme empoisonnée rappelle ainsi la source du mal originel provoqué par Ève : le Malum, qui contient la peste dans la série télévisée *Salem*, est justement sculpté pour ressembler à une pomme.

Narrativement, les pouvoirs magiques maîtrisés par les sorcières sont également des indices de différentes générations de sorcières, et d'une hiérarchie possible entre elles. Elles peuvent être complémentaires dans *Charmed*, ou en rivalité dans *American Horror Story: Coven*. Leurs pouvoirs se transmettent souvent de manière héréditaire – réaffirmant la force de la filiation magique –, ou par initiation.

Modalités de participation

Interdisciplinaire, ce colloque accueillera les jeunes chercheurs en Lettres, Arts, Sciences humaines et sociales. Les propositions de communication (titre et résumé de 300 mots, accompagnés d'une courte notice bibliographique) devront être envisagées pour une communication de vingt minutes et seront à soumettre au comité organisateur (jeuneschercheurslis2017@gmail.com) avant le 31 mai 2017.